

S'AUTORISER À PENSER...

Comment penser les liens entre l'histoire et le récit?

Il y a mille façons de raconter son histoire : la subjectivité est labile, sensible au contexte, aux conditions de production, aux "états d'âme", à l'intériorité et aux projets qui sous-tendent le récit. On retrouve ici le tryptique entre les registres social, psychique et subjectif.

On connaît tous les pièges de l'illusion biographique (pourquoi faudrait-il que la vie ait un sens?), de l'illusion finaliste (la vie s'organiserait autour d'un projet, s'inscrirait dans une finalité), de l'illusion déterministe (l'homme est une larve mammifère programmée socialement), de l'illusion rétrospective (on reconstruit le passé en fonction des exigences du présent), de l'illusion narcissique (tout récit serait avant tout une question d'image).

Que d'illusions! que de pièges à éviter!

Peut-on, dans un récit de vie dissocier l'objectif du subjectif? l'exposé des faits de leur interprétation? Peut-on prendre sa vie comme un objet sans être immanquablement impliqué comme sujet?

Que de questions? Que de préalables pour tenter de cerner cet exercice fascinant : mettre en rapport sa propre existence et ses options épistémologiques, théoriques et méthodologiques. Et ceci devant un groupe de chercheurs "avertis" sur les arcanes de l'âme humaine et les déterminismes sociaux. D'autant que je suis moi-même considéré comme un spécialiste de ce genre de questions. Serge Doubrovsky, dans "Le livre brisé", écrit : "quand on se raconte, ce sont toujours des racontars"... et il ajoute "raconter sa vie, c'est toujours le monde à l'envers". La vie se produit dans un sens (la chronologie) et nous la racontons en sens inverse. Jusqu'à ce que le récit se substitue à la vie elle-même : "si on raconte sa vie pour de vrai, ça vous refait une existence" dit-il à la fin de son livre, après la mort de sa compagne...

Ma mère vient de mourir. J'ai hésité avant de m'engager dans ce travail. Je suis encore bouleversé par sa disparition, habitué par cette existence qui vient de s'achever. Comment parler de ma vie sans parler d'elle? Mais comment parler d'elle sans parler de ma tristesse, de la douleur de son absence, de ce vide qui tout d'un coup surgit tout au fond de soi? Mais de tout cela, je n'ai aucune envie d'en parler ici. Parce que j'ai envie de le garder pour moi, d'en parler avec mes "intimes", avec ceux qui l'ont connue. J'aurais l'impression de m'étaler avec complaisance et cela serait tout à fait déplacé. Je ne parlerais donc pas de ma vie affective et intime, pour me consacrer uniquement aux aspects intellectuels et professionnels.

Comment donc se raconter? Dans ce séminaire "Histoires de vie et choix théoriques", il s'agit de saisir la dialectique permanente entre l'action et la réflexion d'un sujet face aux déterminismes qui influencent sa destinée. Déterminations sociales, familiales et psychiques, mais également face aux événements biographiques qui conditionnent l'existence jusqu'à la bouleverser. Ces événements offrent des opportunités, produisent des ruptures ou imposent des limites. J'ai choisi de "me" raconter de façon chronologique et impressionniste, par touches successives, en établissant parfois des liens, tout en cherchant à comprendre, à chaque étapes de ma trajectoire intellectuelle, qu'elles ont été les influences les plus marquantes qui m'ont permis de m'autoriser à penser.

L'ENFANCE, L'HÉRITAGE, LE CONTEXTE FAMILIAL.

Croissy sur Seine, le 10 avril 1946, dans la maison de mes parents, arrive un petit d'homme qui sera prénommé Vincent. Je suis le sixième garçon. Mon père est "fondé de pouvoir" dans une compagnie d'assurances. Ma mère est femme au foyer.

Famille paternelle : mon grand-père était Secrétaire Général de la Caisse d'Épargne d'Agen. J'ai mis du temps à comprendre qu'il s'agissait d'une fonction de notable autant que d'un métier demandant une compétence particulière. Son père (mon arrière-grand-père), Albéric avait acheté une propriété à côté d'Agen, "le Mestro" (la maison du maître). On raconte que pendant ses études de médecine il aurait été l'assistant de Pasteur.

Les deux frères de mon père épouseront des aristocrates se soumettant ainsi à la pression de mon grand-père René. Ils passeront du statut de propriétaires

terriens à celui d'agriculteurs pauvres s'inscrivant ainsi dans le déclin de l'agriculture de 1920 à 1970. Je garde l'image d'hommes aux mains calleuses, conduisant leurs tracteurs, un béret sur la tête : rien ne les distinguait des autres paysans.

Dans ma mémoire, je conserve quelques souvenirs de l'odeur des moissons, de la fosse à purin, de l'accompagnement des bêtes, du lait bu directement au pis de la vache... Mais, du côté de mon père, nous étions des vacanciers, ce qui était un luxe pour les paysans, des gens de la ville, des parisiens, ceux qui parlaient pointu...

Mon père quitte ce milieu vers quinze ans pour aller à Bordeaux puis à Paris. Il me racontera bien plus tard qu'il a perdu son accent en deux mois parce qu'on s'était moqué de lui. Il s'inscrit dans un collège à Massillon, dans le quatrième arrondissement. Nous sommes dans les années vingt, au début du scoutisme qui sera la grande aventure de sa vie. C'est grâce au scoutisme que "le petit provincial" va réussir son insertion sociale à Paris. Il devient chef de troupe, puis chef de groupe. C'est par le scoutisme qu'il va trouver un emploi, trouver sa femme, mais aussi faire carrière. De 1925 à 1939, le scoutisme sera un élément moteur de l'histoire familiale et du couple de mes parents. Pour mon père, il s'agit d'un mouvement révolutionnaire tant par les valeurs qu'il véhicule que par la pédagogie et l'espérance de construire un monde nouveau. Les études ont pour lui une importance marginale. Il fait une vague capacité en droit. Il entre par relation à "la Zurich", une compagnie d'assurance, et devient rapidement le collaborateur du directeur général qui le prend sous son aile. Il rencontre ma mère qui est cheftaine et il tremble à l'idée que son père s'oppose au mariage avec une "roturière", comme mon grand-père l'avait fait avec son frère aîné.

Famille maternelle : les parents de ma mère étaient orfèvres. Ma mère avait vingt-quatre ans d'écart avec sa soeur aînée. Quand elle est née, ses parents étaient âgés, en semi-retraite. Ils vivaient six mois par an à la campagne, à Chevert-Chaumont, à côté de Triel sur Seine. Ils faisaient partie de la bonne bourgeoisie protestante, sans être pratiquants. Ma mère souffrira longtemps de la solitude. Elle ne va pas à l'école, une institutrice s'occupe d'elle. A quinze ans elle se convertit parce qu'elle trouve que les catholiques sont plus vivants que les protestants.

Je subirai beaucoup moins l'influence directe de ma famille maternelle. Je n'ai pas connu mes grand-parents et peu fréquenté les oncles et tantes de ce côté de ma famille. Le frère de ma mère reprendra l'orfèvrerie qui périclitera tranquillement jusqu'à sa mort.

J'ai beaucoup interrogé ma mère sur sa conversion au catholicisme. Il me semble qu'elle en garda d'une part une foi très profonde et d'autre part un regard critique et distancié vis-à-vis de l'église et des institutions en général. L'important est le lien direct avec Dieu et le comportement intérieur. Tout le reste n'est qu'apparat et hypocrisie. Pour elle l'important est également la socialité. Elle se convertit pour sortir de sa solitude, pour partager avec d'autres, pour échanger. Elle trouve que les catholiques sont "plus rigolos". Le plaisir partagé est un élément essentiel de sa foi et de sa vie en général. Etre bien ensemble, avoir du monde autour de soi, c'est tout aussi important que la croyance : religion et socialisation vont de pair.

C'est pourquoi le scoutisme est si important pour elle. Elle est cheftaine lorsqu'elle rencontre mon père. Grâce à l'intercession de ma grand-mère paternelle, mon grand-père accepte le mariage. Pour mon père, il y a un scénario, qu'il évoquait souvent, selon lequel les familles aristocratiques sont en décadence lorsqu'il y a homogamie sociale alors que le fait d'épouser des bourgeoises bien dotées permet de "redorer le blason".

Mes parents se marient en 1932 et s'installent à Croissy sur Seine assez rapidement. Nous habitons en banlieue, à vingt minutes de la Gare Saint-Lazare par le train. Il s'agit aussi pour une part d'une banlieue résidentielle avec de belles propriétés, comme dans la commune proche du Vésinet, mélangée d'une banlieue populaire avec des paysans et des artisans de vieille souche. A l'école communale, ce mélange est très visible. En septième (le nom de l'actuelle CM2), nous serons seulement quatre sur vingt cinq à nous présenter à l'examen d'entrée en sixième. Les autres prépareront le Certificat d'Étude, abandonnant leur scolarité à quatorze ans pour entrer dans la vie active.

Il me semble que les années d'avant-guerre ont été des années fastueuses pour mes parents. Mon père a une carrière assez brillante. Les enfants arrivent tous les deux ans en moyenne, ils en feront cinq de 1933 à 1942. Je n'arriverai qu'en 1946. Le fait que nous ne soyons que des garçons provoque vraisemblablement une déception pour le troisième et pour le quatrième.

Mais il y a une certaine fierté de constituer une tribu assez joyeuse composée uniquement de mâles.

Grâce à ses enfants, mon père ne va pas faire la guerre. Il sera chargé de garder des téléphones dans la commune voisine du Pecq. La famille échappe en partie à la dureté des restrictions. Les tickets de rationnement délivrés en priorité aux familles nombreuses leur permettent d'avoir du lait et du pain. Pour le reste, ma mère va en vélo chercher le complément nécessaire dans les campagnes voisines. Elle gardera toutefois un souvenir cuisant de l'absence de solidarité de la famille paternelle lorsqu'elle débarquera à Agen en 1942 avec ses cinq enfants dont un gravement malade.

Mon enfance se déroule essentiellement à Croissy sur Seine, hormis des vacances que je passe soit en colonie, dès l'âge de trois ans jusqu'à douze ans, à Saint Clément les Baleines dans l'île de Ré, soit à Agen où mes parents ont une maison habitée par mon grand-père jusqu'à sa mort en 1960.

Je vais à l'école communale. J'ai quatre ans de différence avec mon frère précédent. Paradoxalement, mon enfance est assez solitaire. Tous mes frères sont au collège de Juilly, chez les oratoriens. Ils ne reviennent que le week-end. Mon frère aîné s'engage dans l'armée de l'air à dix-huit ans, j'ai alors cinq ans. Les autres partiront aussi assez tôt. La maison est parfois très pleine et d'autres fois très vide. J'ai plus de souvenirs de solitude. Je suis par ailleurs le seul à faire toute ma scolarité à l'école publique, d'abord à l'école communale, puis au lycée Marcel Roby de Saint-Germain-en-Laye. L'école à cette époque n'est pas mixte. Comme je n'ai pas de soeur, ma mère sera la seule figure féminine de mon entourage jusqu'à mes quinze ans.

Je me souviens très bien d'un de mes instituteurs, Monsieur Lebreton, que j'ai gardé deux ans en dixième et en neuvième (CE2 et CE1). J'apprendrai plus tard qu'il était un adepte de la méthode Freynet. On fabriquait un journal, "les petits maraîchers", dans lequel on imprimait nos poèmes et l'on faisait des dessins. j'ai appris très tôt que lorsque l'enseignant fait des choses intéressantes, les élèves apprenent facilement et qu'il n'y a alors aucun problème de discipline.

Dans la bonne tradition familiale je suis très tôt louveteau, puis scout et je passerais par tous les niveaux de la hiérarchie : chef de patrouille, routier, chef de troupe. J'apprends à me débrouiller, à camper, à animer des veillées,

à m'occuper de jeunes, à voyager... je serai chef très tôt. Je quitterai les scouts sur une double contestation : l'impossibilité d'avoir des activités mixtes avec des filles; le conservatisme de la hiérarchie.

Jusqu'à mon bac, le statut économique de ma famille est plutôt bas au regard de leur statut social. Certes mes parents sont propriétaires de leur maison achetée en 1952, mais le salaire de mon père suffit juste à entretenir la famille. Ma mère fait des chapeaux pour améliorer l'ordinaire. On vit correctement, simplement, mais sans dépense somptuaire. Étant le dernier, je vais bénéficier d'une amélioration conséquente des revenus de mes parents à la mort de mon grand père paternel. La propriété achetée par mon arrière grand père, qui a subi la lente érosion de l'agriculture, reprend de la valeur parce qu'elle est située en zone résidentielle de la banlieue d'Agen. Les terrains à bâtir prenant de la valeur, mes parents qui en héritent deviennent relativement riches ce qui leur assurera une retraite confortable.

Mais cette aisance relative ne nous permet pas pour autant de nous rehausser au niveau des notables locaux qui ont un "standing" bien plus élevé que le nôtre quand au confort des maisons, à la nature des voitures, au type de vacances. Je comprends alors empiriquement la différence entre le capital économique et le capital social. je découvre la logique de la distinction avec mes camarades : quand ils ont un solex, je n'ai encore qu'un vélo; quand j'arrive à avoir le solex, ils ont une mobylette; quand j'arrive à la mobylette d'occasion, ils ont une "Peugeot quatre vitesses"... J'apprends alors à renoncer à lutter sur ce registre et à compenser sur le plan culturel. J'ai mon bac à dix sept ans et je suis le seul parmi mes amis de l'époque à faire des études supérieures. Mais sur le moment, je n'en tire aucune gloire. Bon élève "naturellement" en primaire, je suis dans les premiers en sixième et bien que passant sans trop de problèmes dans la classe supérieure chaque année, je décline lentement mais sûrement jusqu'à mon bac que j'aurai à l'oral de rattrapage avec l'indulgence du jury.

Il faut dire que les études ne sont pas particulièrement investies par mes parents. Sur les six garçons, nous ne sommes que deux à avoir le baccalauréat. Mes parents me laissent tranquille avec mes résultats scolaires tant qu'ils ne sont pas franchement mauvais et je fais juste ce qu'il faut pour ne pas avoir d'histoires. D'autant que, ayant un an d'avance, je bénéficie d'un certain privilège qui me vaut de fréquenter une classe "pilote" jusqu'en

troisième. Bien que bon en mathématiques, mais nul en physique-chimie, je m'oriente vers la philosophie en terminale après un premier bac C.

Dans ce contexte, quelles ont été mes influences idéologiques fortes? Le catholicisme et le scoutisme, certainement. Sur le plan politique mes parents sont plutôt de droite tendance M.R.P. c'est à dire anti communistes et méfiants vis-à-vis de De Gaulle. Les romans qui marqueront mon enfance sont essentiellement marqués par cette influence du catholicisme : Gilbert Cesbron, Maxence Van Der Mersch, Antoine de Saint Exupéry, les Signes de Pistes mais aussi Tintin... Mon éducation n'a rien d'autoritaire. Je suis catholique, mais je fréquente des familles protestantes, juives ou athées. Il n'y a aucun contrôle sur mes lectures. Il n'y a pas de discussions politiques à la maison. On va à l'église tous les dimanches mais la religion n'a rien de pesant. Je suis scout mais je n'ai pas pour autant l'impression d'être un militant chrétien engagé. Je suis porté par un milieu et le message est autant moral que religieux : "le scout met son honneur à mériter confiance". Si bien que vers quinze/seize ans, au moment où je découvre les questions philosophiques, en particulier grâce à un prêtre un peu dissident, je suis particulièrement ouvert à la pensée critique et à l'œcuménisme. Je suis très attiré par la communauté de Taizé, puis par l'orientalisme d'Arnaud Desjardin par exemple.

Je peux dire aujourd'hui que j'ai, à ce moment là, une pensée à la fois structurée et souple : structurée par un milieu familial solide qui ne pose pas trop de questions, qui est fier de ses valeurs éducatives et par un milieu scolaire bien ancré dans les valeurs de l'École Républicaine; souple parce que cette pensée n'est pas construite par un sujet : je suis imprégné des valeurs de ceux qui m'entourent comme une éponge. Je n'ai pas de points de vue "personnels". Je suis un produit "naturel" de mon milieu et ouvert à ce qui survient.

Je fais des études de Droit après mon baccalauréat parce que c'est dans la logique des choses. Je pourrais devenir cadre dans une grande entreprise, dans une banque comme l'ont fait mes trois frères, ou dans une compagnie d'assurance comme mon père. J'aurais pu "logiquement" devenir directeur des ressources humaines comme on dit maintenant. Mais je n'ai pas encore de projet précis, d'idée sur mon devenir. A partir de 1964, je voyage l'été en URSS, aux USA, en Europe... Je commence à découvrir d'autres horizons. Je suis curieux et disponible.

LE TOURNANT : 1967- 1972

En quelques années, ma vie va se cristalliser sur des bases nouvelles, des ruptures importantes, des découvertes qui vont structurer mon devenir.

En juillet 1967, je pars aux États-Unis avec un copain de mon frère. Je découvre New-York, je traverse les États-Unis en Greyhound (autobus). Je débarque à Berkeley, à côté de San Francisco, chez un étudiant américain en pleine révolution psychédélique : la drogue, le sexe, la musique, la contestation : "faîtes l'amour pas la guerre"... Je suis subjugué, ébranlé, retourné. Ce qui représentait le diable, en particulier la drogue et le sexe, s'avère singulièrement intéressant. Mon ami américain m'accompagne dans cette découverte d'un nouveau monde. C'est la première fois que je me confronte à un autre univers social, à un autre système de valeur, à d'autres façons de penser et de vivre. Je ne comprends pas grand chose, j'ai un peu peur, mais je me laisse faire. J'assiste à un cours de H. Marcuse auquel je ne comprends pas grand chose. Je me laisse entraîner dans ce tourbillon psychédélique. Je me délecte dans la lecture des Fleurs du Mal de Baudelaire. Je perçois très clairement la nécessité d'ouvrir sa conscience (cf. le L.S.D. et le "Livre des Morts Thibétains" commenté par Timothy Leary...). Mais en même temps je perçois les limites de cette quête. La pensée ésotérique va m'attirer sans pour autant me capter (rappelons nous les bests sellers de l'époque : "le troisième Oeil" de Lobsang Rampa, les livres de Gurdjief, "Le matin des magiciens" de Berger et Pauwells, et plus tard "les enseignements d'un sorcier Yaqui" de Castaneda).

J'ai besoin de sentir et de saisir la production concrète d'une pensée pour l'apprécier. Je suis prêt à expérimenter mais pas vraiment à adhérer. Je m'intéresse plus aux gens et aux relations qu'aux idées et aux croyances. Je découvre également une autre face de la politique. Reagan est alors gouverneur de Californie. Les étudiants refusent d'aller se faire tuer au Vietnam. La société de consommation est contestée. Je retrouve dans les mots d'ordre des messages qui me semblent être profondément évangélique : la paix, l'amour, l'authenticité, l'égalité, le refus du matérialisme et de l'argent... Tout cela me convient assez bien. D'autant que l'hédonisme ambiant et la libération sexuelle viennent à point nommé pour ébranler ma "cuirasse caractérielle" (cf. W. Reich) composée en particulier de culpabilité

et d'inhibition. Lors de mon retour à Paris en Septembre, je vois les choses avec un autre œil sans pour autant transformer complètement mon existence. Je suis alors en quatrième année de droit, et je reprends tranquillement mes études, mais je suis disponible pour des remises en question plus intenses.

A l'automne 1967, je pars avec des amis quelques jours dans le Lubéron. Je découvre un curé qui va avoir une grande importance dans mon évolution spirituelle. Cela se passe d'abord autour d'un pastis où je découvre un homme qui tente de mettre en pratique les idéaux de partage, d'amour, d'authenticité et de charité de l'Évangile. Mélange de Don Camillo et de Pépone, de Jésus Christ et Che Guevarra, de Saint Vincent de Paul et du Capitaine Haddock ...Que dire d'une personnalité ouverte, accueillante, profondément enracinée dans la terre et dans le social, dans l'amour des autres, le goût de vivre et la quête du sens...

Son presbytère est ouvert à toute la misère du monde, mais surtout à l'amitié, au plaisir et à la joie de vivre. Il s'y organise une vie communautaire où chacun apporte ce qu'il peut, mais où tout se partage. En même temps, Raoul, c'est son nom, travaille avec les paysans et partage leur vie. Comme curé, il cherche à redonner à la liturgie tout son sens. Comme militant, il fréquente des communistes et des anti-militaristes en particulier ceux qui manifestent contre l'implantation des fusées nucléaires sur le plateau d'Albion. Enfin, je découvre une incarnation humaine de ma foi catholique. Dans les années qui suivent, je passerai de nombreux séjours dans ce village pour partager avec eux leurs luttes et leurs espoirs, jusqu'à ce que la hiérarchie catholique n'y mette un terme, ce qui mettra également un terme à ma foi.

De janvier à avril 1968, je travaille chez un conseiller juridique pour mettre en conformité les statuts des sociétés commerciales avec une nouvelle loi votée en 1967. Je m'ennuie à mourir et démissionne le 29 avril 1968, prenant conscience que je n'ai aucune envie de pratiquer ce genre de métier, ni de poursuivre mes études juridiques. Je passe de temps en temps à Nanterre où Christine, ma future épouse, poursuit des études de sociologie. Nous assistons à la confrontation entre le living théâtre et le mouvement du 22 mars. On sent des frémissements contestataires.

Le 3 mai 1968, quatre étudiants sont arrêtés par la police au Quartier Latin suite aux fermetures des facultés de Nanterre et de la Sorbonne. Il se trouve que je connais l'un d'entre eux, qui s'occupait du centre des étudiants

catholiques, place de la Sorbonne. Je découvre sa photo à "la une" du Parisien libéré : "cet enragé allait faire le pèlerinage de Chartres!". Je sais qu'il est doux comme un mouton et peu suspect d'être un dangereux gauchiste. Je participe aux premières manifestations sur le mot d'ordre : "libérez nos camarades".

La nuit du 10 au 11 mai, je suis rue Gay Lussac. Je vais vivre ces événements un peu sur le mode décrit par Stendhal à propos de Fabrice Del Dongo à la bataille de Waterloo. Je construis des barricades, je plaisante avec des C.R.S., j'écoute sur un transistor les discussions entre Cohn Bendit, Sauvageot et Geismar avec le recteur Roche et le préfet Grimault. A deux heures du matin, la police charge, la violence éclate. Comme la chèvre de Monsieur Seguin, je tiens jusqu'au lever du jour. Je m'échappe de la souricière en courant comme un dératé. J'ai eu très peur! Pour la première fois je prends conscience de la violence d'État, de la répression, du contrôle des médias par le pouvoir. Je suis en particulier dégoûté par la façon dont la télévision rend compte, le lendemain, des événements de la nuit. Je dis "merde" à mon père qui ne comprend rien à ce qui se passe.

Je m'engage alors pour faire bouger la fac. Je suis à Assas et, avec d'autres militants, nous chassons les membres du mouvement Occident et prenons le contrôle des locaux. Les après-midi des jours qui suivent, je vais à Nanterre assister en quelque sorte à des cours de formation militante accélérée qui sont donnés par les membres du mouvement du 22 mars (Daniel Cohn Bendit, Olivier Castro, Jean-Pierre Duteuil...). Le soir, j'anime des concerts-débats-happening dans le grand amphithéâtre de l'université d'Assas. Je me souviens en particulier de ces discussions infinies, dans la commission qui était chargée de l'animation culturelle de l'université, pour décider, en étudiants responsables, d'apposer des grandes feuilles de papier blanc sur les murs de l'université afin que chacun puisse s'exprimer sans dégrader les peintures des murs. Je passe mes soirées à la Sorbonne ou à l'Odéon. Je ne comprend pas grand chose à ce qui s'y dit mais j'y participe avec jubilation : je sens qu'il se passe quelque chose. Je crois que la société peut changer. J'ai l'impression de participer à un mouvement social. Je découvre la logorrhée marxisante des groupuscules vis-à-vis desquels je suis très ambivalent. Leur radicalisme me fait peur, leur terrorisme verbal m'exaspère, leurs objectifs révolutionnaires m'attirent. Je me sens solidaire de leur combat contre la répression mais je ne comprend pas très bien les débats interminables sur la nécessité de rejoindre la classe ouvrière et sur les contradictions du capitalisme.

Fin Mai, je suis à Charlety où je vois Pierre Mendès-France et Michel Rocard que je trouve sympathiques. En juin, la reprise en main s'annonce. Je pars en vacances et prépare mes examens de la session de Septembre. J'aurai 18/20 au cours sur "les méthodes en sciences sociales". A la rentrée je m'inscris à Dauphine en doctorat de Sciences des Organisations. Avec tous ces événements, sans peut-être très bien le comprendre sur le moment, je crois que j'ai basculé à gauche.

Comme Vincennes, Dauphine est une des deux universités créées par Edgar Faure afin de réformer le système universitaire. Il ne s'agit pas encore d'une université de gestion. Trois disciplines y dominent, les mathématiques, l'économie et la psychosociologie. Pour la première fois je rencontre les sciences humaines, grâce en particulier à Max Pagès, qui est à l'époque un fervent admirateur de Carl Rogers. Je lis "le développement de la personne" avec passion. J'expérimente une écoute centrée sur une véritable envie de comprendre l'autre, je découvre l'empathie, la congruence, la dynamique des groupes... méthodes qui favorisent l'expression de la créativité, la levée de l'inhibition, le respect de l'autre. Je trouve cela véritablement révolutionnaire.

Grâce à Christine, qui est toujours en sociologie à l'université de Nanterre, je découvre simultanément la psychanalyse. Je devore Freud avec autant de passion que Rogers. Je rentre alors au centre de documentation du Crédit Lyonnais où je travaille à tiers de temps dans un milieu d'étudiants. Je suis enseignant pour les employés qui préparent le brevet professionnel de banque. Je rédige même un cours de droit. Mais je passe surtout mon temps, avec Eric Laurent (futur secrétaire de l'École Freudienne) à constituer une formidable bibliothèque de sciences humaines et de psychanalyse.

Mes rapports avec la sociologie sont plus compliqués. J'ai du mal à comprendre le raisonnement sociologique. J'ai toujours le sentiment que les sociologues ne pensent pas comme les autres, qu'ils se situent à côté, qu'ils ont une approche des problèmes un peu tordue. Non seulement ils ne répondent pas aux questions, mais je n'arrive pas à saisir ce qu'ils pensent. Ils disent ne pas porter de jugements de valeur et pourtant on a le sentiment, lorsqu'on parle avec eux, d'être invalidé, de ne pas penser "correctement". Autant les psychosociologues m'attirent, autant les sociologues me rebutent, d'autant qu'ils sont pour la plupart politisés à l'extrême et méfiants à tout ce qui touche de près ou de loin à la psychologie.

L'été 1969, je pars en Indes et au Népal avec un ami. Je suis attiré par le Yoga, le Bouddhisme et l'Hindouisme. Comme bon nombre de hippies, la grande remise en cause existentielle passe par les chemins de Katmandou. Je passe une semaine dans un ashram. J'étudie Swami Sivananda. Comme pour la religion catholique, je découvre, là aussi, le décalage entre les discours et la pratique. Les gourous que je souhaitais rencontrer pour accéder à la sagesse, s'avèrent être dissimulateurs, rustres et intéressés. La pensée orientale m'attire mais je ne l'idéalise plus. C'est sans doute pour cette raison que je vais être disponible aux approches des sciences humaines.

Pour la première fois de ma vie, je me plonge avec délice dans les études. Le savoir n'est plus quelque chose d'extérieur, qu'il faut ingurgiter, mais un moyen de mieux exprimer ce que je ressens, de mieux comprendre le monde qui m'entoure, de m'interroger sur la façon dont je vois les choses. Pour la première fois, je saisis que la connaissance est un moyen pour mettre en cohérence ce que je vis et ce que je pense, ce que je ressens et ce que je dis. Je prends conscience que chacun se construit une représentation du monde et qu'il y a un écart entre ces représentations et "la vérité". Je prends également conscience que le savoir est un enjeu de pouvoir qui consiste à imposer aux autres sa façon de voir. Je reste très impressionné par les "intellectuels" qui sont capables de développer des raisonnements très construits sur les choses humaines ou d'écrire des livres et des articles sur des questions savantes. Je me ressens plus comme un homme d'action que comme un homme de pensée.

Avec deux amis étudiants, Jean-Pierre Buffard et Christian Larcher, je m'engage dans une "thèse", en fait un mémoire central équivalent au D.E.A. actuel. Il s'agit d'une intervention psychosociologique dans une agence de publicité. Son directeur nous demande d'analyser les rapports conflictuels entre les créatifs et les commerciaux. Je comprends alors que "le sens de l'acte n'est pas réductible à la conscience de l'acteur" et que les rapports de pouvoir sont des rapports structuraux déterminés par des logiques d'action "organisées" qui font système. Je découvre également que la pensée est création, qu'elle dépend largement de l'autorisation que l'on se donne à développer ses propres hypothèses, donc de la capacité à déconstruire ses présupposés et ses a priori. Grâce à Jean-Pierre, qui tape directement ses textes à la machine à écrire, ce qui est pour moi un exploit majeur, je m'éclate dans la production de ce travail qui fait appel au dessin, à la poésie, à l'audiovisuel et à Charlie Hebdo. Par exemple la page de garde de notre thèse

est une page de "garde mobile". C'est dire qu'elle représente un garde mobile et que nous l'attachons comme il se doit avec un trombone au reste du document. De même, la couverture représente un dessin du directeur de l'agence qui s'exclame : "qu'on ne me parle plus de communication!". Dans la thèse, nous citons Freud, Marx, Foucault, mais aussi Georges Brassens, Goethe, Debord, Henri Lefèbvre, Marcuse, Wilhem Reich, Carl Rogers, Jean Baudrillard... Nous sommes provoquants, créatifs et potaches. C'est la première thèse soutenue à Dauphine devant un jury composé de Max Pagès, Hubert Brochier, et Alain Aymard. Nous n'avons jamais assisté à une soutenance de thèse. Nous sommes heureux et sereins devant un exercice qui nous semble une survivance d'un passé révolu. Nous obtenons la mention très honorable malgré une présentation formelle plus que douteuse. Je ne me suis pas rendu compte que j'étais devenu docteur à vingt quatre ans. J'ai l'impression d'être encore dans l'enfance.

Entre le Crédit Lyonnais et l'université Dauphine, je fréquente une association qui s'occupe de jeunes "inadaptés". C'est ainsi que je me retrouve, un vendredi de novembre à dix huit heures, près de Saint Eustache au cœur de Paris, dans une 404 break un peu pourrie avec Michel C. et Annick P., deux éducateurs de la première génération, à la rencontre de l'univers des jeunes de la rue. Les pavillons Baltard n'ont pas encore été démolis. Les marchés de la viande et de la charcuterie fonctionnent toujours. Je suis dans le ventre de Paris et découvre l'existence d'autres classes sociales. Je constate surtout que ces jeunes, à qui la société reproche d'être inadaptés, sont parfaitement adaptés à leurs conditions concrètes d'existence. C'est plutôt moi qui suis inadapté dans ce milieu! Les conduites qui leur sont reprochées sont en fait des conduites "naturelles" : exclus de l'école, ils ne l'aiment pas; vivant dans la rue, ils apprennent très tôt à se battre; démunis, ils se "débrouillent" pour se procurer ce dont ils ont besoin. Leurs modèles d'identification, ils vont les chercher du côté des aînés qui fréquentent Pigalle ou qui flambent du côté du faubourg Saint Martin...

C'est pour cela que je deviendrai sociologue. je saisis empiriquement - je n'arriverai à le théoriser que plus tard- qu'il existe des surdéterminations sociales et que les explications du monde sont des enjeux de pouvoir. En étiquetant les jeunes comme "inadaptés", on focalise le problème sur leur comportement, sur leur conduite, ce qui évite de s'interroger sur les conditions sociales de production de ces comportements, donc sur la société. En vivant avec les jeunes de la rue, je découvre un autre monde. Celui de la

violence, de la discrimination, de la répression policière, de l'injustice et de la pauvreté. Je découvre également que dans toute organisation, aussi répressive soit-elle, il y a toujours des gens prêts à se mobiliser pour arranger les choses, tenter de résoudre les problèmes, même s'il convient pour cela de déroger aux règles de l'institution. J'apprends des comportements "stratégiques", l'importance du rôle des "marginaux sécants". Je découvre "la culture du pauvre" et l'importance du "capital social" pour naviguer dans la société. Je découvre, derrière les bons sentiments et l'idéal de Saint Vincent de Paul, la dure réalité "sociale", au sens plein du terme, là où le social est chargé d'inégalité, d'injustice et de souffrance. Je découvre enfin qu'on ne peut réellement entrer en relation avec autrui lorsque l'on reste cantonné dans son rôle social. La relation avec les jeunes ne peut s'établir que dans l'échange et la réciprocité, ce qui ne veut pas dire l'égalité ou la symétrie. C'est parce que j'ai eu aussi besoin d'eux et parce qu'ils ont pu m'apprendre des choses que j'ai pu établir avec eux une relation vivante et parfois les aider. Je comprendrai plus tard les ambiguïtés de la relation d'aide et ce que signifie, dans ce type de relation, la position de sujet.

Après deux ans de bénévolat, je suis embauché comme éducateur de rue. C'est mon premier vrai job, à plein temps. La prévention spécialisée est à cette époque en ébullition. Celle-ci se traduit par une série d'opposition entre :

- les pionniers (bénévoles, prêtres, ou assimilés) et les professionnels, les premiers éducateurs à sortir des écoles.
- l'idéologie du bon samaritain, de la charité, de l'aide et l'idéologie du contrôle social, de la domination, de la lutte des classes.
- l'action personnalisée, légère, centrée sur la relation inter-personnelle et l'action institutionnelle, lourde, centrée sur une prise en charge globale.
- la prévention, l'action en milieu naturel, sans mandat et le placement avec un mandat judiciaire ou un mandat de la D.A.S.S. (enfance en danger).

C'est dans ce contexte que je suis sollicité pour participer, auprès de René Lenoir, alors Directeur de l'Action Sociale, à une vaste étude RCB (rationalisation des choix budgétaires) sur la prévention des inadaptations sociales. Ma double compétence, comme éducateur de rue et comme docteur en sciences des organisations, me donne une légitimité pour participer à la grande aventure administrative de l'époque, initiée par Valéry Giscard d'Estaing alors ministre des finances. Chaque ministère devait s'équiper d'une cellule RCB pour développer cette méthodologie qui venait des États-Unis (

PPBS : planning programming budgeting system) et qui devait révolutionner l'aide à la décision publique. Les études coûts-avantages et coût-efficacité allaient enfin donner aux décideurs politiques les moyens de définir rationnellement leurs choix et d'en évaluer sérieusement, c'est-à-dire "scientifiquement", les conséquences. La Direction de la Prévision du Ministère des Finances devenait le grand maître d'œuvre de cette politique qui allait drainer une bonne partie des crédits de la recherche pendant plusieurs années.

René Lenoir, brillant Inspecteur des Finances et fin connaisseur de l'administration, flaira l'aubaine. Il allait utiliser la RCB pour montrer que les prise en charge en milieux ouverts étaient moins coûteuses et plus efficaces que les placements en milieux fermés que ce soit pour les enfants placés (les recueillis temporaires), les adolescents difficiles, ou les adultes. Pendant deux ans, je vais donc travailler avec des polytechniciens pour produire des indicateurs afin de mesurer l'efficacité de l'action des clubs et équipes de prévention spécialisées*.

Je vis à ce moment là dans un univers quasi schizophrénique. Le jour dans la technocratie administrative et la nuit dans les bas fonds de la capitale. D'un côté avec le nec plus ultra des élites des grandes écoles, de l'autre avec les loubards qui parlent essentiellement le verlan. J'applique ainsi sans le savoir la recommandation que faisait Park aux sociologues : "se salir les chaussures dans la boue du slum et les essuyer dans les moquettes de Gold coast" (le quartier des millionnaires de Chicago). Est-ce pour éviter la psychose que entre les deux je rentre en analyse? Je ne pense pas. J'étais trop attiré par la psychanalyse à la fois pour des raisons personnelles et pour des raisons intellectuelles. De plus, la psychanalyse était perçue comme une grande aventure existentielle dans les différents milieux que je fréquentais à l'époque, que ce soit les psychosociologues, les travailleurs sociaux, ou mon réseau amical et familial. Je rencontre d'abord Daniel Wildöcher à qui je demande si la psychanalyse fait perdre la foi. Je ne me souviens pas de sa réponse. Je téléphone à Michel de M'Uzan qui me donne rendez-vous à six heures quarante cinq du matin! Inutile de dire que je n'ai pas donné suite. Je rencontre également Joyce Mc Dougall et je tombe amoureux d'elle immédiatement. Je devrais dire plutôt qu'il s'établit un transfert ultra positif.

* cf. *"La prévention des inadaptations sociales"*, Documentation Française, janvier 1973.

Malheureusement elle ne peut me prendre avant deux ans. J'aurai du mal à me remettre. Enfin, je rencontre Barbro Sylvan, une psychanalyste ni trop séduisante ni trop repoussante, parfaitement orthodoxe, qui pratique une analyse strictement freudienne, analyse qui durera cinq ans à raison de trois ou quatre séances par semaine.

La psychanalyse m'a appris qu'on en avait jamais fini avec la vérité. une vérité peut toujours en cacher une autre. L'interprétation des fantasmes, des rêves, des actes manqués, des lapsus... apprend à se méfier de la première explication. La rationalisation est à la fois un mécanisme d'échange et un mécanisme de défense. Elle participe de l'ordre de la raison, mais également de celui de l'occultation. La fréquentation de "l'inconscient" conduit à accepter la coexistence de plusieurs explications, même si elles sont contradictoires. La pensée dialectique sera toujours, pour ce qui me concerne, nourrie par l'expérience du divan et l'exemple de Freud qui remet en permanence en question ses certitudes pour les mettre à l'épreuve de l'inconscient. Loin d'être irrationnel, celui-ci obéit à des logiques qui lui sont propres. La prétention des hommes à vouloir maîtriser leur existence par l'intellect est à la fois nécessaire et illusoire. C'est dire qu'une explication, aussi fondée soit elle, n'épure pas la vérité. Elle n'est que relative et partielle. Elle émerge par coulées successives. Le chercheur doit donc ne jamais se satisfaire d'un système explicatif, ou se fermer à d'autres explications que celles qu'il a lui-même élaborées. Ce qui est pourtant courant dans les milieux intellectuels, là où l'autre est d'abord perçu comme un rival. Il doit par ailleurs être attentif aux effets de ses investissements pulsionnels et de ses résistances dans son travail, ses choix, ses intérêts, ses relations, ses productions...

Entre temps, je me marie et m'installe à Paris, au septième étage d'un immeuble qui est juste en face de Jussieu, de l'autre côté de la Seine. De temps à autre je retourne voir Max Pagès, à Dauphine. Il me propose de postuler sur un poste d'assistant, ce que je fais sans trop y croire. A aucun moment je n'avais pensé faire une carrière universitaire. Trois mois plus tard, je reçois une réponse positive et me voilà assistant associé dans le département de psychosociologie de l'U.F.R. des Sciences des Organisations de l'Université Paris 9 Dauphine.

Ces cinq années (1967-1972) s'avèreront déterminantes parce qu'elles préfigurent, inaugurent, fondent... mes questionnements et mes options

futures. Je suis frappé, a posteriori, par la lente émergence du sujet. Sur le moment, j'ai l'impression de me laisser porter par les événements, de saisir les opportunités sans vraiment les choisir, d'être un enfant de mon siècle qui improvise sur un scénario écrit par d'autres. Mais, en même temps, j'effectue toute une série de "vrais" choix qui vont s'avérer importants : mon départ aux États-Unis, ma démission le 29 avril 1968, ma présence à la manifestation du 10 mai, mon inscription à Dauphine, ma première thèse faite avec d'autres, mon boulot d'éducateur puis de chargé d'études à la Direction de l'Action Sociale, mon entrée en analyse, mon mariage, ma demande d'un poste à l'Université...autant de démarches qui nécessitent de poser des actes, de se mobiliser. Ce qui est clair, c'est que je n'ai pas de comportements stratégiques conscients, ni de projets clairs sur mon avenir. Je suis mes impulsions du moment et me laisse guider par ma bonne étoile. D'autant que le contexte socio-économique est particulièrement favorable. La croissance économique est facteur de plein-emploi, le mouvement de Mai 68 favorise le développement des Sciences Humaines et du travail social, les débats intellectuels valorisent les remises en question, la recherche et l'analyse critique.

RECHERCHES ET EXPÉRIMENTATIONS (1973,1986)

Parmi ces éléments "fondateurs", je voudrais noter ma propension à mener de front plusieurs projets, plusieurs activités et à exercer plusieurs métiers simultanément : éducateur et chargé d'étude, puis enseignant mais aussi intervenant, chercheur, superviseur, consultant, etc. J'ai besoin de cette diversité, mais j'ai aussi besoin de mettre en synergie ces différentes fonctions. Dans les années qui suivent ces activités s'organiseront autour de cinq champs de recherches et d'interventions qui serviront de base pour l'élaboration de mes doctorats en Sociologie (3ème Cycle) et en Lettres et Sciences Humaines, ou pour la publication d'articles et de livres : 1- les jeunes de la rue et les clubs et équipes de prévention spécialisée 2- l'emprise de l'organisation, 3- le travail social, 4- les groupes "roman familial et trajectoire sociale" et la névrose de classe, 5- les activités à Germinal, l'ingénierie social et l'évaluation dynamique.

Les clubs et équipes de prévention spécialisée et les jeunes de la rue .

Dans le cadre de mes activités comme éducateur de rue et de chargé d'étude sur la prévention des inadaptations sociales, je rencontre Gilbert Mury, un

marxiste léniniste rogérien orthodoxe, qui me propose de collaborer à une recherche sur les jeunes de la rue à partir d'interviews non directives de jeunes. Nous prenons contact avec des éducateurs de la TVAS (Trinité-Vintimille-Anvers-Sacré cœur) qui acceptent de collaborer, non sans exprimer quelques résistances qui m'aideront à mieux saisir les rapports de pouvoir réels et fantasmatiques que suscite la recherche : peur d'être dépossédé, peur qu'on exploite les jeunes, volonté d'établir une véritable collaboration, difficultés face à l'écriture, précautions méthodologiques comme mécanisme de défense contre l'angoisse de la rencontre... Mon expérience comme éducateur me permettra de saisir assez tôt combien la peur de l'altérité est vivace. Derrière les débats sur la distance et la neutralité du chercheur, se dissimule souvent la mise à distance de l'autre vécu comme menaçant.

Dans cette recherche, je perçois aussi la force des enjeux idéologiques. Le débat fait rage au sein des équipes d'éducateurs entre chrétiens de gauche, trotskistes, maoïstes, anarchistes, écologistes, anti-militaristes, communistes, etc.... Les analyses marxistes dominent, tout en butant sur un double constat: les jeunes ne sont pas révolutionnaires, ils semblent plus intéressés par l'intégration "bourgeoise", en particulier par l'argent, que par la lutte des classes; les débats idéologiques des éducateurs, loin de cacher les intérêts de classe, semblent plutôt dissimuler des enjeux de pouvoir institutionnels et des stratégies de carrière.

Je commence alors à percevoir l'intérêt d'une approche clinique. Plutôt que de faire dire aux objets de la recherche ce que l'on a envie d'entendre, essayons d'écouter ce que des "sujets" ont à dire et de comprendre quelles représentations ils se font du monde. Le travail du chercheur ne consiste pas à substituer une représentation "scientifique" à celle des acteurs qui sont eux dans le "sens commun", mais à mettre en perspective les représentations de différentes catégories d'acteurs. Je trouve ici l'objet de ma thèse de sociologie.

Assistant "associé" à l'Université Paris-Dauphine, je n'ai pas alors de diplôme de Lettres et Sciences Humaines. Il m'en fallait un pour pouvoir être assistant à part entière et espérer un jour être maître-assistant. Il m'a semblé plus "économique" de présenter directement un doctorat que de préparer une maîtrise ou une licence (les D.E.A et les D.E.S.S. ne feront leur apparition qu'en 1975). Ma thèse sera une compilation de trois approches que j'avais

développées à la Direction de l'Action Sociale, puis comme superviseur d'équipes de prévention spécialisée, puis la recherche menée avec Gilbert Mury. A ces trois approches correspondent trois types de lecture : une lecture "technocratique" inhérente à la méthode RCB utilisée dans l'étude sur la prévention des inadaptations sociales; une lecture "professionnelle" produite avec les éducateurs de prévention spécialisée; une lecture "existentielle" des jeunes eux-mêmes à partir d'entretiens non directifs. A l'époque on ne parlait pas encore d'entretiens autobiographiques et d'histoires de vie. Je propose ce projet de thèse à Pierre Fougeyrolas que je rencontre deux fois avant la soutenance qui aura lieu à la Sorbonne (Paris 5), sous la présidence de Louis-Vincent Thomas en 1975. Me voilà donc docteur en sociologie.

Dans la foulée, je rédige un ouvrage avec Gilbert Mury intitulé "les jeunes de la rue"* . Gilbert meurt brutalement au moment de la rédaction de cet ouvrage que j'achève seul. C'était un homme de contraste, assez connu à l'époque pour ses positions militantes. Membre du PCMLF (Parti Communiste marxiste léniniste Français) il était un ami personnel d'Enver Hodja, qui régnait sur l'Albanie d'une main de fer, et un défenseur acharné de la cause palestinienne. Son livre sur le "sang ouvrier" dénonçait les accidents du travail ce qui lui vaudra plusieurs procès. Il est le seul universitaire, à ma connaissance, qui ait été rétrogradé dans l'enseignement secondaire à cause de ses prises de position politiques. Par ailleurs il était un admirateur de Carl Rogers et un partisan de la non directivité "absolue". Son orthodoxie rogérienne était à la mesure de son attachement au marxisme léniniste. Pour lui il n'y avait aucune contradiction entre ces deux courants de pensée. Bien au contraire, il estimait que l'attitude rogérienne était profondément révolutionnaire. Il m'en donnera la preuve en évoquant une intervention d'une assistante sociale, qu'il avait formée, dans un centre social. Elle s'occupait d'un groupe de personnes âgées isolées. Elle les réunissait régulièrement à l'occasion de repas pour les sortir de leur isolement. A la fin d'un de ces repas, ces anciens, pris dans la dynamique collective, se levèrent tous ensemble pour chanter l'International. Pour Gilbert, ceci prouvait qu'une attitude non directive permettait l'expression de l'identité révolutionnaire qui sommeille dans le milieu populaire.

Je découvre aussi les enjeux liés à l'édition et à la publication. L'éditeur, sans me consulter, mettra le nom de Gilbert Mury en premier sur la couverture, ce

* G. Mury, V. de Gaulejac, *Les jeunes de la rue*, Privat, Toulouse, 1977.

que je réalise au moment de la sortie du livre. Sur le moment, je n'y prête guère attention. Je n'apprendrai que plus tard, qu'il y a là des enjeux de pouvoir importants. Bien qu'ayant rédigé la plus grande partie de l'ouvrage, j'apparais comme "l'assistant", le second couteau. J'apprendrai même que des langues médisantes faisaient courir le bruit que j'avais profité de sa mort pour m'approprier une partie de son travail. Je me trouve ainsi confronté au poison de l'envie. Je n'y prête pas vraiment attention tout au plaisir de voir mon nom écrit sur un livre et d'être publié.

Me voilà donc écrivain, avec de surcroît un prix de l'Académie française, moi qui fais tant de fautes d'orthographe et qui ai si peur de la feuille blanche!

L'emprise de l'organisation

Parallèlement à ce travail, je m'intègre au laboratoire de changement social que Max Pagès a fondé à l'Université Paris 9. Il me propose de participer à une recherche sur le pouvoir dans les organisations à partir d'une problématique pluridisciplinaire. On ne parlait pas encore à l'époque de problématisation multiple ou de complexité. Il s'agissait d'une approche intégrant les dimensions économiques, politiques, idéologiques et psychologiques du pouvoir. Nous démarrons la recherche dans une coopérative de marins-pêcheurs à Lorient grâce à Michel Bonetti, dont je fais la connaissance. Nous la poursuivons à I.B.M., après avoir galéré pendant deux ans pour trouver une entreprise qui accepte de nous recevoir. L'entremise d'un directeur des ressources humaines, par ailleurs féru de psychosociologie, nous sera bien utile. Dans les années 70, les universitaires faisaient peur aux entreprises, a fortiori s'agissant d'une recherche sur le pouvoir.

Nous avons alors la chance de découvrir l'univers fascinant d'I.B.M.. Au départ, nous aurions préféré une entreprise capitaliste industrielle du type de Renault ou d'Ugine-Khulmann. En fait, nous ne connaissions rien à l'univers du management et aux entreprises "hyper-modernes". La recherche s'avérera passionnante que ce soit sur les plans théoriques ou méthodologiques. Le contexte des années 70 et l'impulsion de Max Pagès nous met dans un état de liberté théorique et de créativité méthodologique extrême. Tout est bon pour alimenter nos débats : Marx et Mao Tse Toung, Freud et Reich, Foucault et Althusser, Deleuze et Guattari, Michel Crozier et Gérard Mendel, Georges Orwell et Georges Bataille, Jean Baudrillard et Henri Lefèbvre, Elliott Jaques

et Carl Rogers... le cadre est fluctuant, incertain, et hétéroclite. Dans l'équipe de Recherche (Michel Bonetti, Daniel Descendre, Max Pagès et moi) nous nous "empoignons" pendant des heures sur la question de la détermination ultime en dernière instance. Pourtant, sur le plan méthodologique et sur l'interprétation "primaire" des matériaux, nous tombons assez facilement d'accord. Peu à peu se construit un cadre d'analyse commun à partir des notions de contradiction, d'organisation, de système de médiation, et à partir d'un schéma d'analyse du pouvoir comme ensemble de processus opérant sur différents registres : financiers, sociaux, organisationnels, idéologiques, psychiques... Les notions d'objets complexes, de problématisation multiple, d'autonomie relative, de réciprocité des influences entre structures sociales et structures mentales ne sont pas loin.

Vingt ans après, je considère qu'il s'agit là d'un travail précurseur qui expose pour la première fois l'émergence d'une forme de pouvoir inédite : le pouvoir managérial. Nous montrons que contrairement au système disciplinaire (cf. Surveiller et punir de Michel Foucault) qui cherche à rendre les corps productifs, utiles et dociles, il s'agit là d'un pouvoir qui cherche à agir sur le psychisme en transformant l'énergie libidinale en force de travail. Les processus d'identification, d'idéalisation, d'autopersuasion, viennent alimenter le rapport individu/organisation, comme système socio-mental qui fonctionne sur les registres du plaisir et de l'angoisse (du côté psychique), les registres du profit et de l'exploitation (du côté de l'entreprise). C'est le branchement entre ces différents registres qui est vraiment explicatif. Nous avons là un système théorique permettant de dépasser les tentatives du freudo marxisme qui consistaient à construire une méta-théorie englobante du social et du psychique. Ici, ce sont des processus qui sont analysés, processus transversaux qui permettent de décrire les liens entre les mécanismes inconscients, les dispositifs organisationnels (procédures, règles, aménagements de l'espace, évaluation...) et des mécanismes socio-économiques.

Sur le plan méthodologique, nous mettons en oeuvre une combinaison de méthodes et d'outils à partir de trois pôles : l'observation et l'analyse de données factuelles (documents officiels, manuels de management, journaux internes...), des entretiens approfondis avec des agents de tous les niveaux hiérarchiques et fonctionnels, et un groupe d'implication centré sur "I.B.M. et moi" dans lequel nous expérimentons des techniques d'expression verbales et

non verbales qui s'avéreront particulièrement précieuses pour analyser le rapport imaginaire des employés à leur firme.

Cette recherche me permettra de mieux comprendre les rapports entre le monde de l'entreprise et celui des sciences humaines. Rapport de fascination/répulsion, séduction/rejet, amour et haine. Une anecdote illustre à mon sens la complexité de ces rapports. A la fin de la recherche, nous nous étions engagés à présenter les résultats aux personnes qui avaient participé à l'investigation. Le feed-back oral a été particulièrement bien accueilli, les employés et la direction de l'entreprise ayant le sentiment que nous avions bien compris leur univers et ce qu'ils vivaient. Les choses se sont dégradées après, lorsque nous avons envoyé le rapport écrit à la direction de l'entreprise. Nous avons convenu de tenir compte de leurs remarques avant toute publication, en restant tout à fait libres en ce qui concernait la rédaction finale. Suite à la lecture du rapport, la direction a fait de multiples pressions pour empêcher la publication, jusqu'à nous proposer de nous racheter les résultats. Nous avons appris par ailleurs que plusieurs personnes qui nous avaient facilité la tâche avaient été mises sur des voies de garage quelques temps après. Un de mes cousins, que je ne connaissais pas à l'époque, m'a raconté depuis qu'après la sortie du livre il avait été convoqué par la direction. Celle-ci le soupçonnait de nous avoir donné des informations et d'être complice d'un forfait inqualifiable : nous avons osé écorner l'image de perfection de l'entreprise! Il est intéressant de noter que nos interlocuteurs, direction comprise, avouaient en particulier que nos analyses étaient justes. Mais cela ne devait pas se dire et encore moins s'écrire.

A l'occasion de cette recherche, j'apprendrai beaucoup de choses sur les difficultés inhérentes au travail collectif, sur les problèmes de susceptibilité, de narcissisme, d'emprise idéologique, de différence de statut entre les chercheurs... et sur l'angoisse de l'écriture qui se traduit par une contradiction forte entre la paresse qui pousse à laisser les autres prendre en charge l'écriture finale et le sentiment de dépossession que cela engendre à la fin du compte. C'est également à cette occasion que je deviendrai attentif à l'importance de l'ordre des noms sur la couverture d'un livre*. Il faut supporter de voir cité "Max Pagès et alii", surtout lorsque la citation porte sur quelque chose que l'on a écrit soi-même.

* M. Pagès, M. Bonetti, V. de Gaulejac, D. Descendre, *L'emprise de l'organisation*, PUF, Paris, 1979.

Mais il y a aussi du plaisir dans cette aventure collective. Plaisir de la recherche, de la confrontation, de l'aventure intellectuelle, de la production collective, de la quête du dévoilement... La démarche de recherche est un processus complexe, subtil et incertain. Ce n'est qu'à posteriori que l'on peut cerner quels ont été les moments importants, que l'on peut hiérarchiser l'accessoire et le principal, que l'on peut cerner ce que l'on a vraiment découvert. Dans le moment même de la recherche, tout se mélange, comme dans une suspension chimique. Il faut du temps pour "laisser reposer" et discerner les points essentiels.

Recherche et travail social (1972-1980)

Entre 1972 ET 1980 je suis également enseignant dans des écoles de travail social, ce qui m'amène à travailler avec l'Association Nationale des Assistants Sociaux (l'ANAS) qui me propose de participer à son colloque de Lille sur les problèmes d'informatique et de diriger une recherche avec l'Association Française des Conseillers Conjugaux (AFCC) sur la consultation sociale prévue par la loi de 1975 sur l'interruption volontaire de grossesse. Dans les deux cas, je vais m'affronter aux instances de pouvoir de cette vénérable association ce qui va m'aider à comprendre en quoi la production du savoir est un enjeu de pouvoir et que celui-ci cherche constamment à utiliser "la science" pour renforcer ses présupposés en éliminant toute pensée critique lorsqu'elle n'est pas conforme à ses vœux.

1° - Au congrès de l'ANAS je suis chargé de recueillir les différents points de vue exprimés pour proposer un feed back afin de faire avancer la réflexion. Dans ces années une lutte s'était engagée pour dénoncer les projets GAMIN (gestion automatisée de la médecine infantile) et AUDASS (automatisation des directions sanitaires et sociales). Ces projets d'informatisation consistaient à fichier l'ensemble des enfants à risques et des familles à problèmes pour mieux "rationaliser" les politiques sociales. Le débat divisait les travailleurs sociaux en deux camps. Les uns se battaient contre en dénonçant cette nouvelle forme de contrôle social et l'aberration d'un système qui conduisait à fichier des populations sans résoudre leurs problèmes. Les autres y voyaient un moyen de légitimer l'action sociale en lui donnant un support "technique", la modernité de l'informatique permettant de modifier l'image "archaïque" du travail social. Je me souviens en particulier d'un médecin d'IBM déclarant, bon enfant, qu'il ne fallait pas avoir peur de l'informatique et développant un formidable

discours commercial sur les beautés de l'informatique et tous les avantages que les travailleurs sociaux pouvaient en retirer.

Connaissant bien ces deux univers, IBM d'une part et le travail social d'autre part, je réagis vivement dans un article intitulé "l'ordinateur du travail social", que L'ANAS refuse de publier avec les actes du congrès comme elle s'y était engagée. On considère, au plus haut niveau, que mon article pourrait déplaire. Je le publierai en définitive dans le journal de la CNAF "informations sociales"* .

2° - Dans le même temps, nous écrivons avec Michel Bonetti et Jean Fraisse, avec l'aide de conseillers conjugaux, le rapport de recherche montrant les ambiguïtés de la consultation sociale mise en place par la loi sur l'interruption de grossesse. D'un côté cette loi légitime l'existence des conseillères conjugales et des travailleurs sociaux dans le champ de l'hôpital, face en particulier au pouvoir médical, ce qui les conduit à défendre l'existence de l'entretien social, quelle que soit par ailleurs leur position sur l'avortement. De l'autre, cet entretien est organisé sur le modèle de la "structure de l'aveu" (cf. Michel Foucault, La volonté de savoir, NRF,). Il porte en germe la nécessité de la détresse chez les femmes qui demandent une IVG. Le dispositif même de l'entretien engendre une culpabilisation des femmes, ce qui justifie alors la mise en œuvre d'une relation pour les aider à soulager leurs angoisses. Cette analyse, résumée ici à grands traits, n'a pas l'heur de plaire au conseil d'administration de l'ANAS qui nous convoque dans une séance extraordinaire. Ils appellent à la rescousse une travailleuse sociale qui prépare un doctorat de sociologie et présente un réquisitoire sur le thème : ces résultats ne sont pas scientifiques parce que la méthodologie suivie n'est pas objective. Je suis désarçonné par la mauvaise foi et la duplicité qui règnent. Faute de pouvoir énoncer de désaccord sur le fond, les "figures du maître", selon l'expression d'Eugène Enriquez, utilisent des arguties de méthodes et font appel à un "commissaire politique" pour donner un vernis acceptable à des coups de force qui s'expriment ici par la censure. Le rapport de recherche va être interdit de diffusion. J'apprendrai, quelques années plus tard, que cédant à la demande de ses adhérents qui avaient eu vent de ce travail, l'ANAS l'avait diffusé sans nous en informer.

* V. de Gaulejac, L'ordinateur du travail social, CNAF Informations sociale, N°3-4, 1977.

Je comprend alors la véritable nature de la fonction du sociologue: d'un côté être le "poil à gratter" du pouvoir, exercer une fonction critique, déconstruire les fondements des idéologies dominantes, analyser les pratiques des acteurs sans s'identifier à leur point de vue pour ne pas occulter les intérêts qui les animent, ne jamais prendre au mot les discours de légitimité qui, au nom de grandes causes, dissimulent des stratégies de défense corporatistes. De l'autre, travailler avec les acteurs sociaux, les aider à mieux comprendre les contradictions qui les animent et qui les inhibent, produire un savoir sur la société qui alimente le débat sur l'action (sociale, culturelle, politique...). Dans ce sens le sociologue est agent d'historicité, il contribue au changement social, il participe au travail qu'une société effectue sur elle-même pour se transformer. Mais, dans ce travail, il se trouve en concurrence avec les décideurs, c'est à dire tous ceux qui, au nom de l'éthique de la responsabilité, défendent une cause et se ferment à tout discours qui ne va pas dans leur sens.

C'est la raison pour laquelle je reste sceptique quant aux recherches menées par les travailleurs sociaux eux-mêmes. J'en veux pour preuve cette phrase d'Eliane Leplay, ancienne directrice de l'Ecole Supérieure de Travail Social, qui déclare: "la recherche en travail social est légitimée par un besoin de créativité, d'évolution, d'adaptation aux mutations...La recherche est ainsi légitimée par cela même qui légitiment les travailleurs sociaux pour agir" (cf "La recherche en travail social", in Duchamp M., Bouquet B. et Drouard H., Paris, Centurion, 1989, page 9). Je suis bien évidemment en désaccord total avec cette proposition qui soumet la recherche à des critères d'utilité pour l'action et non à des critères de vérité pour les hommes. Il est légitime de vouloir défendre une pratique professionnelle et de s'appuyer sur la réflexion pour fonder les méthodes d'action, mais il est essentiel de comprendre que l'acteur soumettra toujours la connaissance au primat de l'opérationnalité et au paradigme utilitariste.

Des groupes "Roman familial et trajectoire sociale" à la névrose de classe

De 1970 à 1975, je poursuis mon analyse. Je participe également à de nombreux groupes de développement personnel et d'expression corporelle : expression libre, gestalt, bio énergie, dynamique de groupe... Le Laboratoire de Changement Social est un lieu carrefour dans lequel se retrouvent de nombreux psychosociologues iconoclastes et créatifs qui joueront un rôle important dans le développement des nouvelles thérapies et de la psychologie

humaniste. C'est dans ces années là que Max Pagès écrit "le manifeste de l'animation existentielle" et prépare "le travail amoureux". La question de l'implication de l'animateur est au cœur de la réflexion. De même que la question sur les relations entre le travail corporel, l'expression des émotions et le travail verbal. L'influence de Wilhelm Reich, D'Alexander Lowen, de Georges Groddeck, mais aussi de l'anti-psychiatrie, en particulier Ronald Laing et David Cooper, nous conduisent à expérimenter tout azimut.

Ces expérimentations se concrétisent par l'organisation d'un séminaire à Lourmarin , en juillet 1975, sur le thème "pouvoir et expression". Plus de quatre vingt personnes s'y inscrivent venant de tous les horizons de la psychosociologie : institutionnalistes, bio-énergéticiens, gestaltistes, mais aussi des féministes italiennes, des psychologues anarcho-désirants, des psychodramatistes, des socioanalystes... tous intéressés par une réflexion plurielle sur des axes transversaux du genre : inconscient et politique, social et psychique, développement psychologique et développement corporel, sexualité et socialité... Il s'agit de casser les frontières disciplinaires, de bousculer les cloisonnements théoriques, d'articuler les différents registres du pouvoir entre l'économique, le social, l'institutionnel, le psychologique, le corporel... en un mot de dépasser les impasses du freudo-marxisme. Il s'agit également de trouver des passerelles entre les deux tendances du mouvement de 1968, la tendance politique d'inspiration gauchiste, comme le mouvement du 22 Mars, et la tendance existentielle des hippies, du mouvement psychédélique, du "peace and love", de l'imagination au pouvoir. Le mot d'ordre est à l'époque : "sous les pavés la plage".

Les plus radicaux, dans la perspective d'une révolution totale, sont les adeptes du mouvement A.A.O d'Otto Muehl (le promoteur de l'analyse actionnelle et de la selbstdarstellung) en réaction contre "la petite famille". Ce mouvement a tenté de mettre en pratique les hypothèses de Reich en associant propriété collective, liberté sexuelle, vie communautaire et régulation thérapeutique en commun. Il y avait là une tentative pour montrer la continuité nécessaire entre le changement social et le changement personnel, entre la propriété privée et l'inhibition sexuelle, entre la lutte des classes et l'expression émotionnelle... Si je cite A.A.O, c'est parce qu'il me semble que ce sont eux, à l'époque, sont allés plus loin sur le plan de la pratique dans ces tentatives de libération. A cette époque, j'emmène tous les enseignants et les étudiants du DEA à une soirée avec les membres de la communauté AAO de Vincennes. Notre perspective critique conduit à un

affrontement à fleurets mouchetés. Mais je suis impressionné par leur recherche. Le séminaire de Lourmarin s'inscrit dans des perspectives qui, si elles ne sont pas similaires, recherchent également le changement et la découverte d'articulations nouvelles.

C'est à cette occasion, qu'avec Michel Bonetti, nous proposons un atelier sur le thème "contradictions sociales, contradictions existentielles". Il s'agit de travailler sur nos histoires de vie, en combinant plusieurs lectures, afin de comprendre l'interaction des déterminants sociaux, des déterminants familiaux et des déterminants inconscients.

Michel est fils d'ouvriers, immigrés italiens. Sa grand mère aurait traversé le col du Petit Saint Bernard, les pieds nus dans la neige, pour fuir la misère. Fils unique il est plutôt bon élève. Chaque fois qu'il a une meilleure note que le fils du patron de l'usine où travaille son père, un collègue de ce dernier lui donne une pièce de trois sous en lui disant : "bravo mon petit gars, venge-nous!". Ce genre de message donne une conscience de classe solide qui conduira Michel à s'inscrire au parti communiste et sans doute à devenir sociologue.

Au départ, nos trajectoires sociales et nos référents théoriques sont bien différents. Il est de formation socio-économiste, d'orientation marxiste, et d'origine ouvrière. Je suis psychosociologue, d'orientation mi freudienne mi rogérianne, et d'origine aristocratique. Mais nous sommes tous deux sensibles aux déterminants sociaux, en particulier aux enjeux de classe, tout en contestant la sociologie de la reproduction qui ne permet pas de comprendre pourquoi "on est parfois différent de ce que l'on devrait être". Nous sommes l'un et l'autre des déclassés, des transfuges. C'est dans ce contexte que nous explorons une hypothèse de travail qui va profondément marquer nos recherches ultérieures : "l'individu est le produit d'une histoire dont il cherche à devenir le sujet".

L'individu est multidéterminé, socialement, inconsciemment, biologiquement, et ces déterminations multiples le confronte à des contradictions, contradictions qui l'obligent à faire des choix, à inventer des médiations, à trouver des "réponses", des issues, des échappatoires... Nous imaginons alors un dispositif méthodologique qui permet à la fois de comprendre ces différentes déterminations et de saisir le travail du sujet, comment chacun participe à produire sa propre destinée. C'est ainsi que va

naître l'idée des groupes d'implication et de recherche autour du thème "roman familial et trajectoire sociale".

Le terme "roman familial" renvoie d'une part aux fantasmes que Freud a analysés selon lequel les enfants abandonnés, et par extension tous les enfants malheureux, imaginent qu'ils sont issus d'une lignée prestigieuse et qu'un jour la vérité éclatera sur leur origine véritable. Ce fantasme permet d'une part de corriger la réalité, en s'inventant une vie plus estimable, et de supporter la réalité, en allégeant le poids de la contingence et du caractère inéluctable de cette destinée. Il permet surtout de dédramatiser les conflits inconscients autour du complexe d'Œdipe. Dans son analyse du roman familial, Freud montre que l'enfant va se chercher des parents plus "distingués", prenant modèle des gens qui ont une image prestigieuse, par exemple le prince ou le châtelain. D'où une question sur les rapports entre fantasme et réalité. Selon la position de classe, les enfants ont plus ou moins intérêt à corriger la réalité. Si le fantasme du roman familial est très répandu chez les enfants d'origine populaire, il l'est moins parmi les filles et les fils de la grande bourgeoisie ou de l'aristocratie.

Le roman familial désigne également les histoires de famille que l'on transmet de génération en génération et qui racontent ce qui s'est passé. Mais entre l'histoire "objective" et le récit "subjectif", il y a un écart, ou plutôt un espace qui permet de réfléchir sur la dynamique des processus de transmission, sur les ajustements entre l'identité prescrite, l'identité souhaitée et l'identité acquise, sur les scénarios familiaux qui indiquent aux enfants ce qui est souhaitable, ce qui est possible et ce qui est menaçant... C'est dire que le roman familial doit être contextualisé dans un repérage sociologique de position sociale, économique, culturelle, que ce soit dans la généalogie ou dans l'histoire personnelle du sujet.

Une problématique se construit ici à partir de Freud, Sartre et Bourdieu. Une méthodologie se précise à partir d'une pratique en groupe de récits de vie croisés, dans un mouvement alternatif et réciproque d'implication et d'analyse, de travail sur soi et de production collective d'hypothèses. Chacun est alors sujet et objet de la recherche. La recherche est également un support de formation, de développement personnel et même de thérapie* .

* M. Bonetti, J. Fraisse, V. de Gaulejac, Que faire des histoires de famille? ou roman familial et trajectoire sociale, Le Groupe Familial, N°96, Juillet-Septembre 1982.

Dans les séminaires, nous expérimentons de multiples techniques pour favoriser l'exploration : le dessin, le théâtre (sociodrame), l'expression corporelle, la danse... L'alternance entre l'expression verbale et non verbale s'avère particulièrement riche. La construction de supports (dessin du projet parental, arbre généalogique, trajectoire socio professionnelle...) permet de structurer l'exploration qui facilite un va et vient entre la position de sujet et la position d'objet dans le travail d'investigation.

Avec Michel Bonetti et Jean Fraisse, qui est venu nous rejoindre quelques temps après, nous montons plusieurs cycles sur le thème roman familial et trajectoire sociale. C'est de ce travail que va émerger pour moi la notion de "névrose de classe". Je constate en effet que ces groupes attirent des personnes qui cherchent un espace où ils puissent travailler sur leurs conflits d'identité, conflits liés à des changements de position sociale, à des déplacements, à des déclassements. En particulier pour ceux qui, comme Michel Bonetti, sont issus du monde ouvrier ou du monde paysan et se retrouvent dans une autre classe sociale. Ils ont le sentiment d'être " le cul entre deux chaises", pour reprendre une formule couramment employée.

Dans un premier temps, je souhaite démontrer, à l'encontre de Freud, qu'il existe une genèse sociale des conflits psychiques. On se rappelle à ce sujet la controverse entre Freud et Adler sur l'étiologie sexuelle des névroses. Dans un second temps je pose une hypothèse plus dialectique sur la réciprocité des influences entre le social et le psychique, ou plutôt entre le psycho-social et le psycho-sexuel dans la genèse de la névrose de classe. Pour qu'une névrose apparaisse, il faut que les conflits liés au déplacement social s'étayent sur des conflits inconscients liés au développement psychique, en particulier autour de l'Oedipe. Celui-ci est un "complexe socio-sexuel" dont la construction relève d'enjeux affectifs et sociaux articulés sous forme de "noeuds socio-psychiques", facteurs d'inhibition.

Je pense faire là un véritable travail de recherche qui, pour la première fois, est totalement solitaire. J'apprends à construire ma propre pensée. Je m'autorise à discuter avec d'autres "auteurs", à émettre des hypothèses et à mettre en place des dispositifs méthodologiques pour vérifier leur validité. J'accepte de remettre en question mon intuition initiale parce que mon premier schéma théorique ne tient pas. Petit à petit se concrétise le projet d'en faire une thèse d'état. Je suis alors maître de conférence, je me plais à

l'université et je sens que j'ai là un objet de recherche possible. Je dispose d'un corpus empirique important à partir des séminaires "roman familial et trajectoire sociale".

Je suis alors confronté à un problème éthique et psychologique fréquent dans la recherche clinique. Dans les séminaires, la dynamique de recherche et la démarche d'implication sont en cohérence. Le contrat avec les participants est clair. L'animateur est garant du cadre, il met son savoir à disposition des différents participants qui souhaitent travailler, il n'a pas d'autres visées sur les histoires de vie de chacun que de leur permettre de clarifier leur histoire pour leur propre compte. L'objectif d'une thèse modifie les termes de ce contrat : peut-on s'approprier l'histoire de quelqu'un sans lui dire? Et comment lui dire? Est-ce que cela modifie la relation? Ne risque-t-on pas d'inverser les termes de la demande? Et comment gérer les problèmes de transfert et de contre-transfert dans une situation où l'animateur s'intéresse à quelqu'un parce qu'il lui semble rassembler tous les symptômes d'une belle "névrose de classe"? Je ne sais pas à l'époque comment répondre à toutes ces questions. Je mets en place un dispositif d'entretiens, post séminaire, avec des participants volontaires, auxquels j'ai expliqué ma démarche de recherche. Mais je me sens toujours mal à l'aise dans ce processus d'utilisation des histoires des autres. Est-ce une culpabilité de classe? Est-ce un sentiment d'illégitimité par rapport à une position "parathérapeutique"? Est-ce une inquiétude sur les effets en retour de "la violence de l'interprétation"? Toujours est-il que ce malaise me conduit à utiliser en priorité les récits littéraires. Bien que disposant de plus de cinq cents histoires recueillies dans les séminaires et d'une vingtaine d'entretiens approfondis, recueillis a posteriori, je m'appuie essentiellement sur les ouvrages d'Annie Ernaux, d'Auguste Strinberg ou de Paul Nizan.

Aujourd'hui, je me rends compte que c'était ma propre culpabilité qui était sans doute l'obstacle majeur. Non que toutes les questions déontologiques se réduisent à la culpabilité, mais parce que la seule réponse "convenable" consiste à discuter avec les personnes concernées, à établir avec elles un contrat clair et à le mettre à l'épreuve dans une relation dans laquelle on peut discuter, de part et d'autre, des problèmes que posent une démarche clinique qui conduit des personnes à s'interroger sur leur propre existence.

Je soutiens ma thèse en octobre 1986, devant un jury que je choisis avec soin. Il est composé de gens d'horizons divers, dont j'apprécie les recherches

intellectuelles, mais également la grande convivialité : Max Pagès, psychosociologue, Claude Revault d'Allonnes, psychologue, Roger Perron, psychanalyste, Claude Veil, psychiatre social, Eugène Enriquez et Robert Castel, sociologues.

Ma soutenance est un moment fort, c'est une chance de pouvoir discuter, pendant cinq heures, avec six personnes particulièrement compétentes, d'un travail que je poursuis depuis une dizaine d'années. C'est en fait la première fois que j'expose ainsi mes hypothèses. Max Pagès, mon directeur de thèse, a un a priori favorable mais n'est pas vraiment "rentré dedans". Nous en avons discuté quelques fois auparavant sans vraiment travailler sur le fond. Je m'attends à des critiques sévères du côté des psychanalystes. Je sais par ailleurs qu'Eugène Enriquez n'aime pas beaucoup Bourdieu. Je crains surtout que les uns m'accusent de psychologisme et les autres de sociologisme. Mais en même temps je me sens serein et heureux. Ce qui me frappe aujourd'hui, c'est mon isolement intellectuel de l'époque par rapport aux milieux académiques, en particulier sociologiques. Sur les histoires de vie, sur la question de l'identité, sur la micro-sociologie de la famille, sur la question du sujet, sur les méthodes qualitatives... beaucoup de questions que je me pose renvoient à de multiples débats dont je ne découvrirai l'existence qu'après. Je termine ma thèse sur la nécessité de développer une "sociologie clinique", sans me douter un seul instant que cette préoccupation est partagée par d'autres.

L'intervention, l'ingénierie sociale et l'évaluation dynamique

Mais cette solitude est largement tempérée par l'existence de Germinal fondé en 1977 avec Michel Bonetti et Jean Fraisse. Je reprends ici les termes de notre plaquette de présentation de l'époque qui en définissait la philosophie :

- analyser les pratiques des professionnels de la relation (travailleurs sociaux, enseignants, thérapeutes) et des militants de l'action politique et sociale
- élaborer un cadre théorique mettant en relation les dimensions économiques, politiques, idéologiques et psychologiques qui structurent les rapports sociaux
- expérimenter de nouvelles pratiques d'intervention, de recherche et de formation dans une perspective autogestionnaire.

Il s'agit donc d'une association qui a pour objet de développer l'intervention, la formation et la recherche (objectif professionnel) mais aussi un lieu de

débat politique et existentiel. Nous sommes tous les trois des "militants de l'union de la gauche", même après la rupture du programme commun en 1977. Nous partageons l'amour du football qui sera l'un de nos outils privilégié d'intervention. Nous sommes également un "groupe d'hommes" qui aimons les femmes. L'existence de Germinal sera ponctué par un certain nombre de fêtes qui symbolisent ce goût du plaisir partagé.

Nous souhaitons conserver nos libertés respectives. C'est ainsi que nous convenons qu'aucun de nous ne doit dépendre financièrement de l'association. Cette amitié professionnelle et intellectuelle n'est pas sans conflit : conflits idéologique, affectif, financier... la vie commune comporte toujours un certain nombre d'aspérité!

Nous sommes tous les trois enseignants dans des écoles de travailleurs sociaux. Michel et Jean travaillent à Culture et promotion, un haut lieu de l'éducation populaire. Nos premières recherches et interventions se développent dans le champ du travail social : la recherche déjà citée sur l'interruption volontaire de grossesse, une autre sur les assistantes maternelles de l'aide sociale à l'enfance* .

Nous allons surtout développer des méthodes d'intervention auprès de municipalités. Nous avons la chance de commencer à Conflans Sainte Honorine en 1977 au moment où Michel Rocard prend la mairie. Nous connaissons bien son adjointe, responsable des affaires sociales et Jean -Paul Huchon, son premier adjoint. Ils nous demandent de les aider à élaborer une politique "d'animation sociale". Enfin nous avons un terrain "politique" pour expérimenter nos idées : approche globale anti-technocratique, lutte contre toutes les formes de ségrégation sociale et les processus d'individualisation, développement de pratiques auto-gestionnaires, lutte contre le contrôle social, implication des habitants pour favoriser l'innovation et l'expérimentation sociale. Nous défendons une démarche dialectique qui consiste à travailler sur les contradictions sociales afin de soutenir et de développer l'expression des groupes dominés*. Enfin la sociologie et la politique peuvent se réconcilier! Nos propositions sont accueillies favorablement. Nous participons au montage d'un lieu pour les jeunes ("la

* M. Bonetti, J. Fraisse, V. de Gaulejac, *De l'assistance publique aux assistantes maternelles*, Cahiers de Germinal, Paris, 1980.

* M. Bonetti, J. Fraisse, V. de Gaulejac, Pour une pratique de l'animation sociale, Correspondance Municipale, N° 203, Décembre 1979.

Cafétéria"), qui préfigure l'idée des missions locales reprises par Bertrand Schwartz, et d'un lieu informel d'hébergement en urgence autogéré par les travailleurs sociaux de la commune. Le changement social est en marche!

Cette idylle ne durera pas. Michel Rocard est dans la course des présidentielles de 1981. Sa ville doit apparaître comme le laboratoire de la nouvelle gauche, lieu exemplaire qui préfigure un avenir tout en "rose". Nous écrivons un article sur "les contradictions d'une municipalité d'union de la gauche face à la politique sociale", qui met le feu aux poudres. L'analyse sociologique des contradictions est perçue comme une critique de l'action municipale* . Un débat avec le bureau municipal conduit Michel Rocard à dire : "il y a trois cent mille pages de sociologie écrites sur le pouvoir qui ne servent à rien. Ce qui compte c'est la conquête du pouvoir". Et tout ce qui vient contrecarrer cet objectif est considéré alors comme nuisible. Ce n'est pas sur le fond de notre analyse que porte le désaccord. C'est sur son opportunité, sur le risque qu'il soit utilisé pour desservir les projets politiques de Michel Rocard. On saisit ici le fossé irréductible qui sépare l'action politique de l'analyse sociologique

L'homme d'action a besoin de construire une représentation manichéenne du monde qui oppose ceux qui sont avec lui et ceux qui sont contre lui. Si le sociologue refuse le rôle de conseiller du prince, c'est-à-dire de produire une pensée au service de ses intérêts, il est rejeté ou, dans le meilleur des cas, marginalisé.

Ces avatars ne nous découragent pas pour autant. Nous intervenons dans des opérations "habitat et vie sociale" avec des architectes de "Truelle", auprès d'institutions sociales, auprès de différentes municipalités et dans divers programmes de réhabilitation. En 1982 nous sommes sollicités par le nouveau directeur de la Caisse des Dépôts et Consignations, Robert Lyon, pour effectuer un audit social. Commence alors une série d'études pour la S.C.E.T, la S.C.I.C., l'ALFA...qui nous conduisent à capitaliser notre expérience et présenter nos méthodes d'intervention dans deux ouvrages* . En résumé, les thèses de ces ouvrages consistent à :

* cf. Economie et Humanisme, n° 255, septembre-octobre 1980, Une municipalité d'union de la gauche face à la politique sociale : le cas de Conflans Sainte Honorine, avec un article de Germinal et un article de Michel Rocard.

* J. Fraisse, M. Bonetti, V. de Gauejac, *l'évaluation dynamique des organisations*

- favoriser l'implication des acteurs concernés dans la conception des diagnostics et l'élaboration des propositions;
- développer des méthodologies de projet;
- intégrer les clients, usagers, habitants, bénéficiaires... dans les instances de gestion des organismes qui sont sensés leur apporter un service;
- utiliser l'évaluation comme espace public démocratique de débat et de confrontation entre les différents acteurs;
- favoriser l'expression des groupes les plus dominés (sur ce point nous travaillons en particulier avec le "Théâtre de l'opprimé" et les disciples d'Augusto Boal.

Ceci revient en fait à appliquer la démarche clinique dans les méthodes d'intervention. Il s'agit de développer la capacité des acteurs à se positionner comme sujets, de favoriser l'écoute mutuelle des différents partenaires, d'effectuer un va et vient permanent entre la recherche, la formation et l'intervention. Il s'agit aussi de considérer que le savoir de l'expert n'a de valeur que lorsqu'il est co-construit avec les acteurs. On sent ici l'influence d'une double perspective auto-gestionnaire et non directive. On sent également un certain idéalisme qui consiste à penser que la mobilisation de la base est facteur de changement social, qu'il convient d'aider les groupes dominés à s'organiser et à prendre en main leurs intérêts. Nourris par un projet démocratique et pédagogique l'intervention doit s'appuyer principalement sur la formation et la prise de conscience. On peut également saisir dans ces options une influence "chrétienne de gauche" que l'on retrouve dans les démarches de Ivan Illitch, Saül Alinsky ou Paolo Freire. L'image de Saint Vincent de Paul est toujours présente, ce qui m'amènera à côtoyer l'Université d'été d'Utzarits, la CFDT, ATD Quart Monde et, plus tard, le DAL (Droit au Logement).

En parallèle à ces activités de Germinal, il m'arrive d'intervenir, à titre personnel, dans un certain nombre d'entreprises. La publication de "l'Emprise de l'organisation" et mes enseignements à Dauphine - dans un D.E.A. "structures et changements humains dans les organisations" et dans un D.E.S.S. "les métiers de formateurs-intervenants"- m'apportent des demandes d'intervention. Je me souviens encore de Sylvain Ohayon venant me voir et

publiques, Edition des organisations, 1987.

V. de Gaulejac, M. Bonetti, J. Fraisse, *l'ingénierie sociale*, Syros, 1989.

Les changements dans l'ordre des noms n'est pas le fruit du hasard mais d'un souci d'égalitarisme qui nous animait à l'époque.

me proposant, après une discussion approfondie sur la problématique psychanalytico-marxisante, d'animer un séminaire sur l'exercice de l'autorité... Avec lui, je développe un cycle de séminaires à destination des managers de BULL : management inter-fonctions, management inter-métiers, management et communication, management et organisation, conduite du changement... Nous construisons dans ces séminaires une méthodologie originale faisant appel à l'expression non verbale : utilisation du dessin pour explorer les représentations de l'évolution des organisations; co-analyse des conflits du système à partir d'une technique d'"organidrame"; montage de projets de micro-changements... De modules thématiques présentés sur un catalogue de formation, nous déboucherons petit à petit sur l'idée de former des "managers-consultants", capables d'effectuer des diagnostics et d'aider à l'élaboration de projets de changements dans leur entreprise. Grâce à ces séminaires, j'affine mon analyse des systèmes complexes, des logiques d'action internes et externes; des contradictions organisationnelles, de l'impact des enjeux technologiques, du rôle et de la fonction du management et des conséquences psychologiques du développement du "système managinaire"* . Je développerai ces méthodes dans d'autres entreprises en particulier dans le secteur agro-alimentaire, mais également dans des entreprises publiques.

Dans ce parcours, décrit ici à grands traits, on voit que mes influences intellectuelles passent essentiellement par une collaboration avec des personnes : Gilbert Mury, Jean-Pierre Buffard, Max Pagès, Michel Bonetti, Jean Fraisse... surtout des hommes (alors que dans les dix années qui suivent je développerai une collaboration féminine). Du côté des grands auteurs, les influences sont multiples et éclectiques : En sociologie, Michel Foucault, Pierre Bourdieu, Louis Althusser, Georges Gurvitch, George Devereux, Roger Bastide, Robert Castel... Du côté de la psychanalyse Sigmund Freud bien sûr, Jacques Lacan, beaucoup moins, Gérard Mendel, un peu, mais également Serge Leclair, Serge Videman, Joyce Mc Dougall, André Green... mais également Jean-Paul Sartre, Stanley Milgram (pour sa formidable étude sur la soumission à l'autorité), Edgar Morin, Gregory Bateson, Paul Watzlawick, Bruno Betelheim... Je ne me sens pas appartenir à une école particulière. Comme le suggérait Michel Foucault, je considère les théories comme des boîtes à outils offrant un certain nombre de concepts et

* CF. L'organisation managériale, in Collectif Sciences Humaines Dauphine, *Organisation et management en question(s)*, L'Harmattan, 1988.

de problématiques, boîtes dans lesquelles on peut puiser en fonction de ses besoins, de ses terrains, de ses objets d'étude. Cela me conduit à publier un certain nombre d'articles dans des revues aussi différentes que Psychologie clinique, Sociologie du travail, Politique et Management Public, Informations Sociales, Autrement, Connexions, Pour, les Annales de la Recherche Urbaines ou les Cahiers de Sémiotique Textuelle.

En écrivant ces lignes, je me rends compte qu'il y a une récursivité entre l'histoire de vie et les choix théoriques, que les influences s'effectuent dans les deux sens. Si dans un premier temps le besoin de comprendre est directement lié, en ce qui me concerne, à mes activités, petit à petit, mes activités vont se structurer à partir de mes options théoriques. Plus j'avance et plus je me rends compte que mes positions professionnelles mais aussi existentielles sont en grande partie déterminées par mes "problématiques". Je comprends mieux ce que signifie la phrase : "la thérapeutique est contenue dans le diagnostic". Je réalise que l'action est profondément déterminée par les façons de penser le monde, ce que la plupart des "hommes d'action" nient farouchement. Je me rends compte également que cette réflexion est le moteur du processus de subjectivation. C'est dans la capacité à penser ce que je suis que je me construis en sujet. Ce processus de conscientisation est également à l'oeuvre dans mes séminaires "roman familial et trajectoire sociale" : si on ne change pas l'histoire - ce qui est passé est passé - on peut toutefois changer son rapport à l'histoire, c'est-à-dire la façon dont l'histoire est agissante en soi. C'est la raison pour laquelle, en tant que chercheur, je pense qu'il est très important de comprendre en quoi celle-ci va déterminer des positions épistémologiques, des options théoriques et des partis pris méthodologiques.

Ce récit s'achève il y a une dizaine d'années. Depuis, j'ai été nommé Professeur à L'Université Paris 7 Denis Diderot, publié de multiples ouvrages et je me suis engagé, avec d'autres, dans le projet de développer la sociologie clinique. Le choix de m'arrêter en 1986 n'est sans doute pas uniquement lié à des nécessités éditoriales. Arrivé au milieu de ma vie, j'ai eu le goût de retrouver les différentes influences qui ont structurées mes réflexions théoriques ultérieures et conditionnées mes façons de faire de la recherche. C'est peut-être le moment à partir duquel je m'autorise vraiment à penser par moi-même, en intégrant ces influences multiples dans une pensée qui m'est propre. On ne pense jamais tout seul. On est nourri de celle des autres. Et pourtant, *cogito ergo sum*. C'est dans l'acte de penser que s'affirme et se

construit le sujet. Je compte poursuivre cette réflexion en d'autres temps. À suivre...